



Jenny Valentine
*La double vie de
Cassiel Roadnight*

Le livre

Chap n'a pas cherché à se faire passer pour un autre, il a simplement laissé faire...

Dans ce foyer d'urgence pour jeunes paumés où il refusait obstinément de donner son nom, les gens du centre sont venus le voir avec une photo, celle d'un ado porté disparu qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Chap a fini par dire ce que les autres attendaient, que c'était bien lui Cassiel Roadnight ! Et puis tout s'est enchaîné, la sœur de Cassiel est venue le chercher pour le ramener chez lui, dans sa maison, où l'attendaient sa mère et son grand frère.

Chap n'a pas pensé qu'il allait vivre sous leur regard, chaque jour, chaque heure, chaque seconde, et qu'il ne pourrait jamais se détendre ni se laisser aller. Un geste déplacé, un mot de travers, une mauvaise réaction risqueraient de donner l'alarme et de tout faire basculer ! Il n'a pas imaginé non plus que Cassiel pouvait cacher un secret monstrueux, et que c'est lui, Chap, qui allait en hériter...

Pépite du roman adolescent 2013

« L'intrigue, digne d'un polar, qui reprend le thème de l'usurpation de l'identité, augmente le suspense et tient en haleine le lecteur. Ainsi, *La double vie de Cassiel Roadnight* est un livre abouti, bien mené et cohérent qu'il s'agit de découvrir à coup sûr. »

Virginie Neufville, *Fragments de lecture...*

L'auteur

Il n'y a qu'une seule Jenny Valentine ! Le jour, elle vend des produits bio dans une ville du pays de Galles. Le soir, une fois ses enfants couchés, elle écrit des romans pour la jeunesse. Pourtant, elle s'est demandé si elle n'avait pas un sosie : on la confondait régulièrement avec l'une de ses amies. Cette mésaventure lui a donné l'envie d'« écrire quelque chose qui fasse battre le cœur un peu plus vite » : un thriller sur le thème du double...

Jenny Valentine

La double vie de Cassiel Roadnight

Traduit de l'anglais par Diane Ménard

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Maikki Ranger, ma jumelle de hasard

Je n'ai pas choisi d'être lui. Je n'ai pas désigné Cassiel Roadnight, je ne l'ai pas fait sortir d'une file de personnes qui me ressemblaient comme deux gouttes d'eau. J'ai simplement laissé faire. Je voulais simplement que ce soit vrai. C'est le seul tort que j'ai eu, au début.

J'étais dans un foyer, un centre d'hébergement temporaire pour môme impossibles, quelque part dans les quartiers est de Londres. J'y étais depuis deux ou trois jours, je venais de la rue, et j'étais entré là, forcé et contraint, car à moitié mort de faim. Les gens du centre essayaient toujours d'avoir prise sur moi. Ils essayaient toujours de trouver qui j'étais.

Je n'allais pas le leur dire.

C'était un endroit défraîchi tenu par des gens défraîchis. Ça sentait le tabac, l'encaustique et la

soupe. Ils me donnèrent de vieux vêtements usés par les nombreux lavages, raccommodés, et presque à ma taille. Ils me posèrent un tas de questions en échange de deux repas et d'un endroit au sec pour dormir.

J'essayais de leur être reconnaissant, mais je ne leur parlais pas.

Ils m'enfermèrent dans une pièce qui servait de débarras, parce que je m'étais battu. Chaude, sans air, quatre murs délavés, un classeur fermé et rouillé, une étagère où s'empilaient des papiers, un tas de chaises.

Le garçon avec lequel je m'étais battu était blessé. C'est pour ça que j'étais enfermé, en fait, parce que j'avais eu le dessus. On n'a pas le droit d'être le plus fort. Je ne me rappelle pas son nom. Je ne me rappelle même pas pourquoi on s'est battus.

J'étais là depuis plus de deux heures. J'aurais voulu tout casser. Je m'imaginai en train de le faire, quelque part dans ma tête.

J'entendis quelqu'un venir, et vis la forme mouvante, couleur de mousse, de la femme à travers le verre dépoli de la porte. Je tapai dessus de toutes mes forces. La femme s'arrêta, se retourna, et inspira rapidement, de son air chagrin.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle d'une petite voix nerveuse.

– Je veux que vous me laissiez sortir.

– Je ne peux pas.

J'appuyai la tête contre la surface froide du mur.

– Aidez-moi, s'il vous plaît !

– Tu es blessé ? demanda-t-elle. Tu saignes ?

– J'ai soif.

Elle ne répondit pas.

– Vous ne pouvez pas me priver d'eau.

– Je vais demander, dit-elle, et à travers le verre son image se tordit, se rassembla et disparut.

Je comptai jusqu'à quatre cent trente-huit.

Lorsqu'elle revint, elle était accompagnée de quelqu'un d'autre. Ils déverrouillèrent la porte, et entrèrent brusquement en m'apportant un gobelet en plastique à moitié rempli d'eau. Je le bus d'une traite. Il n'y en avait pas assez.

L'homme avait un nez crochu et flasque, des cheveux frisés. Lui, je l'avais déjà vu, mais pas elle. Sa voix ressemblait à un tintement de clés.

– Tu as fini de te battre ?

Je haussai les épaules.

– Pas sûr.

Je n'aimais pas la façon dont la femme me regardait. Je la fixai à mon tour, pour qu'elle arrête, mais elle ne baissa pas les yeux. Entre nous, il n'y avait que

le bourdonnement du sang dans mes oreilles, et son regard.

Elle ne me quitta pas des yeux pendant qu'elle parlait à l'homme, ni même en sortant de la pièce.

– Attends-moi une minute, s'il te plaît. Je reviens tout de suite.

L'homme s'assit sur l'une des chaises, remua, se donnant beaucoup de mal pour avoir l'air décontracté. Il se pencha vers moi, et ses yeux noirs clignèrent, rapides, attentifs, comme ceux d'un oiseau. Je me demandai si ça l'inquiétait d'être seul avec moi. Je me demandai s'il avait peur.

– Pourquoi tu ne nous dis pas ton nom ?

Je fis comme si je n'étais pas là. Comme s'il ne me parlait pas.

– Je m'appelle Gordon, dit-il. Et la femme qui était là s'appelle Ginny.

– Très bien, répondis-je. Content pour vous.

– Et toi ? demanda-t-il.

Je regardai mes chaussures, les chaussures de quelqu'un d'autre, noires, bosselées, éraflées. Je me demandai combien d'individus inexistantes les avaient usées. Je sentis le tissu de la chemise de quelqu'un d'autre sur ma peau, le pantalon d'un autre individu inexistant. Comment aurais-je pu savoir qui j'étais ?

Je souris.

– Je ne suis personne.

– Allons, dit-il. On est toujours quelqu'un.

C'était vraiment incroyable la façon qu'il avait d'affirmer ça ! Comment pouvait-il en être aussi sûr ?

C'est le 5 novembre que je me suis aperçu que je n'étais pas celui que je croyais être. Je me souviens du moment précis où ça m'est arrivé. Je ne savais plus qui j'étais. J'ai demandé l'heure à un homme pour pouvoir l'enregistrer dans ma mémoire. Il a regardé sa montre, et m'a dit qu'il était sept heures vingt-cinq. Puis il s'est replongé dans son journal.

– Est-ce que vous me connaissez ? lui ai-je demandé. Est-ce que vous savez qui je suis ?

C'était impossible, bien sûr, mais j'avais tellement besoin qu'il réponde « oui ».

Je voyais bien qu'il n'était plus concentré sur sa lecture. Il laissait son regard errer sur les mots en attendant que je m'en aille. Il avait peur.

La femme qui s'appelait Ginny revint avec quelque chose à la main, un bout de papier.

– Je peux te parler ? demanda-t-elle à l'homme.

Gordon se leva et ils me laissèrent de nouveau seul

dans la pièce. Je les entendais derrière la porte. Ils parlaient à voix basse, mais j'entendais quand même.

– Je m'en suis aperçue seulement ce matin. Pure coïncidence.

– Pas possible !

– Il a disparu depuis deux ans environ.

– Ah... ben... ça... alors !

– Est-ce que tu crois que c'est lui ?

– Regarde ça ! C'est forcément lui.

La poignée de la porte tourna. Je fermai les yeux et essayai de me préparer. J'essayai d'arrêter le temps. Lorsqu'ils revinrent, ils semblaient transformés, prudents, comme si j'étais une bombe prête à exploser, un tigre endormi, un vase d'un prix inestimable sur le point de tomber.

Je me dis qu'ils m'avaient trouvé. Je me demandai jusqu'où j'irais si je m'enfuyais.

La main de Ginny flotta au-dessus de la mienne, restant suspendue, sans se poser. Gordon s'efforça de sourire.

J'étais terrifié. Est-ce que c'était terminé pour moi ?

– Cassiel ? dit-elle.

Je la regardai droit dans les yeux. Je ne comprenais pas ce qui se tramait.

– Comment ?

– Cassiel Roadnight ? demanda-t-elle.

Je ne m'appelle pas Cassiel Roadnight. Je ne me suis jamais appelé comme ça. Mon nom est Chap. C'est ainsi que mon grand-père m'appelait. J'ai toujours aimé ce nom. J'ai toujours pensé qu'il m'allait bien.

– Qui, *moi* ? dis-je.

Gordon me tendit la feuille de papier. C'était une sortie d'imprimante, la photo d'un garçon avec le mot « DISPARU » en travers du front.

Une photo de moi.

– Oh, mon Dieu, dis-je.

Je retins mon souffle.

C'était une vieille photo. Je devais avoir quatorze ans, ou quelque chose comme ça. Cheveux bruns, ni longs ni courts. Yeux bleus, même forme, même lumière, même couleur. Exactement mon visage – mon nez, ma bouche, mon menton.

Je me demandai si c'était la dernière photo que quelqu'un avait prise de moi, et je me demandai qui l'avait prise.

Je me demandai pourquoi je souriais. Je ne souriais pas quand j'avais quatorze ans. Qu'est-ce qui aurait bien pu me faire sourire ?

– Oh, mon Dieu, répétais-je.

Ils me comprirent de travers. Ginny laissa sa main toucher la mienne et la serra. Gordon souffla par la bouche en distendant ses joues, comme un ballon qui se dégonfle. Je gardai les yeux rivés sur la photo.

Quelque chose n'allait pas.

Il y a des détails de mon visage dont je suis sûr. Je les vois chaque fois que je me regarde dans une glace. Je sais qu'ils y sont sans même avoir besoin de regarder.

Premièrement. J'ai deux cicatrices. La première, fine, en relief et brillante, comme une des reprises de ma chemise, va du lobe de mon oreille jusqu'à ma pommette. Un chien m'a mordu quand j'avais cinq ans. Ça m'avait fait horriblement mal.

La seconde est sous mon œil gauche, une marque rouge, un renflement sous mes doigts, un trou en forme de diamant que m'a fait un type avec des bagues à chaque doigt. Je me souviens de son visage, et je me souviens de l'impact sourd de ses bagues quand il a frappé. Il s'appelait Rigg.

Deuxièmement. J'ai trois piercings à l'oreille gauche, et deux à la droite. Je les ai faits moi-même avec une aiguille, de l'eau salée et un bouchon. J'ai respiré à fond, et ça n'a même pas saigné. Il ne reste plus rien

à l'intérieur, maintenant, ni clou ni anneau, ni quoi que ce soit. Je les ai enlevés, mais les trous sont restés. Mes oreilles ressemblent à des pelotes d'épingles.

Troisièmement. J'ai de mauvaises dents. Une de celles de devant est cassée, et trois de celles du fond sont sur le point de tomber, alors qu'elles sont censées durer toute la vie. Mes dents sont dans un état épouvantable.

Sur la photo, je n'avais ni cicatrice, ni piercing. Mes dents étaient parfaites. J'étais heureux, bien nourri, et en bonne santé.

En d'autres mots, ce n'était pas moi.

J'essayai de le leur dire. Je levai les yeux, et déclarai :

– Non.

– Cassiel, dit Gordon.

Il croisa les jambes. Son pantalon et sa bouche émirent le même chuintement.

Je fis un signe négatif de la tête.

– C'est pas moi.

– Allons, dit de nouveau Ginny, sa main toujours posée sur la mienne.

J'avais envie de l'envoyer promener et de dégager brusquement ma main. Je ne lui répondis pas.

– Quel que soit ton problème, Cassiel, reprimant-elle,

quelle que soit la raison pour laquelle tu t'es enfui, nous pouvons t'aider.

– Non, vous ne pouvez pas.

Ils étaient trop près de moi. Je n'aimais pas ça.

– Nous sommes ici pour t'aider, insista-t-elle.

– Aidez quelqu'un d'autre. Aidez quelqu'un qui en a besoin. Je ne suis pas celui de la photo.

– Qui es-tu alors ? demanda Gordon.

Bonne question.

Je le regardai fixement. Je souris de mon air le plus agressif.

– Quelles sont les probabilités, demanda Gordon à Ginny, comme si je n'étais pas là, pour que deux garçons qui ont disparu soient absolument identiques ?

– Une sur un milliard, répondit Ginny, comme si ça réglait la question.

– Je me fiche des probabilités, dis-je. Ce n'est pas moi.

– Comment t'appelles-tu alors ?

C'est peut-être ça, pensai-je, tout simplement un truc pour me faire dire mon nom. Je ne tomberais pas dans le panneau. Ils ne m'identifieraient pas. J'avais réussi à leur échapper pendant assez longtemps pour ne pas me faire prendre maintenant.

– Je ne m'appelle pas Cassiel. Pas du tout.

Ils échangèrent un regard.

– Regarde encore, me conseilla Gordon.

– Prends ton temps, ajouta Ginny.

Ils ne me croyaient pas. Ils voulaient avoir raison, je le sentais. Ils allaient insister. Peu importe ce qu'on peut dire à ces gens-là. Quand ils ont décidé quelque chose, ils n'écoutent plus rien.

J'inspirai profondément et tentai de ne penser à rien. Je me concentrai sur la photo du garçon. C'était incroyable d'avoir un double comme ça, quelque part dans le monde, qui apparaissait comme quelqu'un de totalement étranger. J'examinai le visage heureux, lisse, sans crainte, de Cassiel Roadnight. Et soudain il me vint à l'esprit que je pourrais être lui si je voulais. Cette idée s'insinua en moi. Je la voyais venir, et j'essayai de toutes mes forces de l'ignorer.

Je pourrais être lui.

Et si j'étais Cassiel Roadnight, me soufflait cette pensée, au moins je ne serais plus obligé d'être moi.

Tu n'auras pas d'existence, me disait cette voix. Tu pourrais t'effacer de la surface de la Terre en une seconde. Tu pourrais te volatiliser dans l'air impalpable, juste devant ceux qui te poursuivent.

J'accordai alors toute mon attention à cette pensée. Qu'est-ce que j'avais à perdre ?

Personne, rien, si ce n'était la peur d'être retrouvé. Les gens qui me cherchaient voulaient uniquement me démolir.

J'avais toujours voulu être quelqu'un d'autre. N'est-ce pas le cas de tout le monde ?

– D'accord, dis-je à ma pensée, si bas que je ne le dis presque pas.

– Comment ? demanda Gordon.

Ils échangèrent un coup d'œil, avant de fixer de nouveau leur regard sur moi. On aurait dit qu'ils retenaient leur souffle. Soudain, il y eut un bruit dans la pièce : ils respiraient.

– D'accord, répétai-je.

– Bien, dit Ginny.

– Tu t'appelles Cassiel Roadnight ? demanda Gordon.

– Oui. Je m'appelle Cassiel Roadnight, lui répondis-je, en regardant le sourire se dessiner sur ses lèvres, puis s'y figer.

J'ai menti. Voilà le tort que j'ai eu.

Je ne ressentais pas grand-chose. Tout le monde ment de temps en temps. Et si ça peut jouer en ma faveur, j'ajouterais que j'aurais voulu que ce soit vrai. J'aurais tellement voulu !

Ginny me laissa me regarder sur l'ordinateur. Elle n'était pas censée me le permettre. Utiliser le matériel de bureau était contre les règles de l'établissement. On n'avait pas non plus le droit de courir, d'avoir un couteau qui coupe vraiment, ni de manger de cacahuètes.

– Juste une minute, dit-elle, en se penchant au-dessus de mon épaule.

Je sentais son haleine. Je l'entendais avaler sa salive.

Je me retournai vers elle.

– Est-ce que vous pourriez me laisser seul ?

Elle n'était absolument pas autorisée à le faire. Je la regardai cligner trois fois des yeux.

– Bien sûr, Cassiel, répondit-elle comme si elle travaillait pour moi ou quelque chose dans le genre,

comme si j'étais à l'hôtel et que je payais pour être là. Je serai au bout du couloir.

Bon sang, avoir un nom, c'est quelque chose ! Essayez de n'être personne et de demander qu'on vous laisse votre espace vital !

Cassiel Roadnight avait son propre profil de personne disparue. Il venait d'une petite ville où tout le monde le connaissait, où tout le monde se connaissait. Il avait disparu la nuit des feux d'artifice, quand les rues étaient pleines d'inconnus, bourrées de gens venus voir le défilé, les danses, les déguisements, les feux de Bengale et le Géant d'osier. C'était une fête qui avait lieu chaque année dans la ville, on l'appelait Hay on Fire. Un bon moment pour disparaître.

C'était le 5 novembre. Je fixai longtemps cette date sur l'écran. Cassiel Roadnight n'avait pas réapparu depuis. Moi non plus.

D'après le profil établi par la police, il portait un jean et un sweat-shirt bleu. Son visage était peint en argent et en doré pour le défilé ; par-dessus ses vêtements ordinaires il portait une cape noire ainsi qu'un masque qui lui couvrait les yeux et le nez. Il y avait des photos. Ça faisait drôle de voir une photo de lui quelques heures ou peut-être même quelques minutes avant sa disparition. C'était encore plus

curieux de voir mes propres yeux regarder par les fentes du masque.

Sa disparition était « complètement inattendue compte tenu de sa personnalité », ce qui signifie que personne ne l'avait vue venir. Il n'avait pas laissé de mot, et n'avait dit à personne qu'il partait.

Sa famille déclarait qu'elle ne perdrait jamais l'espoir de le revoir. Les messages disaient : « Cass, tu nous manques, et nous pensons à toi tous les jours. Il n'y a pas de problème que nous ne puissions résoudre ensemble. Fais-nous simplement savoir si tu vas bien. Et, s'il te plaît, reviens à la maison. »

J'aurais bien aimé avoir un message dans ce genre-là. Ça aurait signifié beaucoup de choses pour moi, que les gens ne perdent jamais l'espoir que je revienne.

Il y avait d'autres photos de lui, pas seulement celles du feu d'artifice. Je restai assis dans le bureau vide, et les regardai toutes : Cassiel en train de manger une glace, Cassiel avec son équipe de foot. Cassiel à côté d'un chien haletant. Cassiel sur une plage balayée par le vent. J'avais l'impression de me voir moi-même dans une vie de rêve, la vie que j'aurais aimé avoir eue. Je savais que je n'avais jamais été là-bas, je savais que ce n'était pas vrai, mais quelque

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Ma rencontre avec Violet Park

La fourmière

Broken Soup

© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2013

ISBN 978-2-211-22556-4

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr